

## **Modes d'action et identité politique des militants SCALP-Réflex<sup>1</sup>**

---

**Sophie CAMARD**

**Xavier JARDIN**

Les groupes SCALP (Section Carrément Anti-Le Pen) et Réflex (Réseau d'Etudes, de Formation et de Liaison contre l'Extrême-droite et la Xénophobie) se sont constitués indépendamment à l'origine.

Le SCALP apparaît dès 1984 à Toulouse en réaction à un meeting du Front National. Ses membres revendiquent la nécessité d'une opposition radicale à l'extrême-droite, par tous les moyens, y compris l'usage de la violence. Rapidement, d'autres groupes de "scalpeurs" apparaissent en France, mais sans réelle coordination d'ensemble.

De son côté, Réflex naît en 1986 à Nanterre, sous l'égide de la Coordination Libertaire Etudiante (la CLE). Le groupe affirme immédiatement sa vocation politique. Le journal *Réflexes* a pour objet de fédérer au plan national les activités de divers groupes libertaires et anarchisants et de "*se fixer comme objectif la diffusion, l'échange des idées et des pratiques qui luttent contre le contrôle social...*"<sup>2</sup>. "*Lutter contre le contrôle social*" en général et non contre l'extrême-droite en particulier est encore la priorité. Une seule rubrique est consacrée à cette dernière en tant que telle : "*Sortons de notre réserve*". Les autres concernent l'enfermement carcéral, l'insoumission, les mesures sécuritaires, les réfugiés, les immigrés...

Avec les derniers feux du mouvement étudiant de 1986, la démarche initiale s'essouffle. Réflex opère alors un tournant antifasciste fin 1987 qui se concrétise par la création de la Coordination Nationale Anti-Fasciste (CNAF). Celle-ci fédère le groupe parisien Réflex, le SCALP de Toulouse, le CRAFAR de Lille, le CLAF de Marseille, le Collectif Urgence de Lyon. Pour entériner le tournant, le n°12 de *Réflexes*, en décembre 1987, consacre un petit dossier à l'événement qui s'intitule "*Réflex antifasciste*". Dans les années qui suivent, la CNAF s'enrichit de multiples groupes locaux, majoritairement des SCALP. En 1989-90 émerge aussi un groupe SCALP sur Paris. Ses militants, plus jeunes, demandeurs d'une action militante efficace (et parfois physique), travaillent avec Réflex tout en critiquant parfois vertement son intellectualisme.

---

<sup>1</sup> Cet article est l'aboutissement d'un travail mené dans le cadre du séminaire de DEA "Action collective et mouvements sociaux : l'exemple des mobilisations contre le racisme et l'extrême-droite" sous la direction de Nonna MAYER et Olivier FILLIEULE. Il s'appuie sur une enquête menée en mars-avril 1994 auprès des militants parisiens de SCALP-Réflex. Nous avons procédé à une série d'entretiens semi-directifs, ainsi qu'au dépouillement quasi-exhaustif de la presse militante (*Réflexes*, *No pasaran*). Enfin, une observation de type ethnographique a complété notre recherche (concerts, manifestations, actions militantes dans les universités, etc.).

<sup>2</sup> *Réflexes*, n°1, janvier 1987, p. 2.

En 1990, la fin du mouvement rock alternatif qui avait porté le phénomène "SCALP" correspond à un essoufflement de son pendant politique, à une lassitude et au départ des militants de 1986. Les SCALP disparaissent peu à peu en province tandis que Réflex se maintient sur Paris, en s'appauvrissant. C'est le temps des bilans et des remises en cause. Dans le n° 28-29 de mars 1990, un dossier intitulé *"Antifasciste pour quoi ?"* constate un certain échec. A la question : *"Oublier l'antifascisme ?"*, le journal apporte la réponse suivante : *"Peut-être faudrait-il formaliser les choses en tant qu'antifascistes radicaux mais aussi en tant que libertaires révolutionnaires. Il faut savoir traduire nos revendications en termes politiques et ne pas rester au stade des valeurs morales. [...] Le combat pour renverser cet ordre des choses [les valeurs culturelles dominantes et le capitalisme] existe en arrière fond mais n'a jamais réussi à se mettre en place"*. Ce retour de la préoccupation politique et le problème de l'image *"jeune et violente du mouvement"* sont toujours aujourd'hui la clé des débats et des préoccupations de SCALP-Réflex.

Après une traversée du désert de deux ans, apparaît un renouveau fin 91-début 92, avec la campagne des élections régionales. Réflex se redynamise tandis que grandit la volonté de recruter plus de jeunes sur les lycées. Réflex relance alors l'étiquette SCALP en septembre 1993 avant une fusion définitive et cette fois sans concurrence en décembre 1993. Le groupe parisien s'appelle bien désormais : *"SCALP-Réflex"*.

## **Quand agir, c'est exister**

---

Poser la question de l'identité politique au regard des modes d'action, revient à s'interroger sur l'interaction entre l'engagement des individus et la contrainte imposée par l'organisation. D'après Jacques CHEVALLIER, l'identité politique renvoie à un double processus entre le collectif et l'individuel : d'une part, « l'assignation à chacun d'une identité singulière qui lui est propre et qui lui permet d'être socialement reconnu », d'autre part, « la production d'un ensemble de référents identitaires que les individus sont appelés à intérioriser »<sup>3</sup>. Dans le cas du militantisme à SCALP-Réflex, il nous est apparu que les modes d'action utilisés constituaient le principal vecteur de ce double processus. Pour l'individu, l'entrée dans le groupe, son intégration, donc son identification passent nécessairement par l'action collective. De l'autre côté, le groupe, par la production de référents identitaires, reconnaît l'individu en tant que militant.

---

<sup>3</sup> Jacques CHEVALLIER - « Présentation » - p. 6 in CRISPA/CURAPP - *L'identité Politique* - Paris : PUF, 1994.

## Un fort potentiel protestataire

---

L'acte militant repose souvent sur une nécessité ressentie d'agir pour suppléer à un manque d'engagement constaté chez autrui mais aussi pour combler la tension entre ses idées et leur mise en application. Les militants de SCALP-Réflex se positionnent tous à l'extrême-gauche et certains s'affirment clairement révolutionnaires. Ils partagent tous une vision très pessimiste de la société : misère, exclusion, montée du fascisme... mais la volonté de la changer justifie leur militantisme. Cet écart se traduit par une tension intense et la recherche d'actions immédiates. Les tracts de SCALP-Réflex insistent sur l'urgence de l'engagement (mise en avant par de nombreuses organisations d'ailleurs) : par exemple, "Aujourd'hui, la France compte huit millions d'exclus. Que faites-vous ?", ou "Sortons de notre réserve ! Ne leur laissons pas notre avenir. Réagissons". Cette dimension est renforcée par l'idéologie autogestionnaire du mouvement, fondée sur la responsabilité individuelle de chacun.

**Ent. 7 :** " J'avais une adhésion intellectuelle à ce qu'était le communisme mais justement, il manquait l'élément déterminant, c'est à dire l'action. C'est pour ça aussi que j'ai milité. D'un point de vue moral, c'était quand même dur de se dire : "A bas les exclusions ! C'est terrible, regardez ce qui arrive, les inégalités..." sans rien faire. Y avait quand même un hic. J'avais plus m' permettre de trop causer".

**Ent. 8 :** après une fuite devant l'extrême-droite : " Même si j'ai la frousse, y a des gens qui comptent sur moi et j'dois rester là. Y a des gens, des blacks ou des beurs qui vivent ça, qui subissent l'oppression raciste et policière tous les jours et il faut qu'il y ait des gens contre ça. Ca a été une expérience négative sur le moment mais positive par la suite".

Les membres de SCALP-Réflex ont recours à tous les répertoires d'action classiques du militantisme : organisation de meetings, diffusions de tracts, tenues de tables, ventes de journaux, collages d'affiches. Mais de façon plus précise, leur prédilection pour les actions non-conventionnelles (manifestations, occupations...) les classe dans la catégorie des "protestataires".

La plus classique et la plus ancienne forme d'intervention de Réflex est l'organisation de meetings sur et contre l'extrême-droite. Le n° 1 de la revue, daté de septembre 1986, lance l'invitation suivante : "Dans le cadre de sa première initiative, l'association Réflex vous propose une soirée de rencontre-débats autour du film "l'Orchestre Noir" et d'une vidéo sur le Front National; avec la participation d'un journaliste qui travaille sur la question de l'extrême-droite ainsi que de Jacques BIDAOU, magistrat". Cette tradition se perpétue, pour la commémoration de la "Nuit de cristal" notamment. A cette occasion sont organisés des meetings ou des débats sur l'extrême-droite en Europe : le 9 novembre 1992, au local de la rue de Nanteuil, le 9 novembre 1993 au centre culturel La Clef. Fin 1993, SCALP-Réflex organise une série de réunions sur les facs parisiennes pour commémorer la Marche des Beurs.

Réflex produit un matériel de propagande traditionnel : tracts, affiches, autocollants. Les tracts sont consacrés aux campagnes du moment. Ceux de 1993-94 sont orientés contre le gouvernement avec ce slogan "No pasquaran", vers des revendications sociales : contre l'exclusion

sociale, les bavures policières, pour la multiculturalité et le partage de toutes les richesses... On trouve aussi des tracts contre la guerre en Bosnie, et tout récemment, en soutien à la Coordination de Solidarité avec les Victimes du C.I.P. Les auto-collants sont beaucoup plus identitaires, ils représentent souvent le nom de SCALP-Réflex avec un graphisme accrocheur, des dessins... Ce sont les principaux moyens de faire connaître le groupe.

En plus de ces instruments traditionnels, les militants recourent aux émissions radiophoniques : une émission le mercredi soir tous les quinze jours sur Fréquence Paris Plurielle, une sur Radio Libertaire. Ces émissions servent de relais à l'activité du mouvement. Elles sont consacrées à des dossiers d'actualité (par exemple, mouvement anti-C.I.P.), à la connaissance de l'extrême-droite, et se terminent toujours par un agenda. Les thèmes sont évidemment traités pour diffuser le point de vue du mouvement.

Les affiches sont plus rares faute de moyens. Réflex a l'originalité de produire des journaux muraux. Ces journaux sont en fait de grands tracts recto verso, format A3. Ce type d'apparition renoue avec de vieilles traditions : le style des journaux muraux ressemble à des facs similes de journaux de la fin du XIXème siècle ou de la première moitié du XXème. Cela a pour but de réveiller la mémoire, mémoire antifasciste comme pour la commémoration de la Nuit de cristal, mémoire de la résistance avec ce numéro 1 du journal mural : *Combat. De la résistance à la révolution*, consacré à "*l'Europe des polices*".

De plus, les militants vendent la presse de leur organisation. *Réflexes* est une revue théorique, avec des articles de fond sur la police, l'armée, les immigrés, le chômage mais surtout des recherches approfondies sur l'extrême-droite et ses réseaux. Cette revue paraît environ tous les trois mois et se vend apparemment bien, souvent jusqu'à épuisement des stocks. L'abonnement au journal symbolise un acte d'appartenance au mouvement, surtout en province. Les militants diffusent également un mensuel : *No Pasaran*, qui retrace les luttes concrètes des militants de chaque comité et sert ainsi de bulletin de liaison national.

Enfin, depuis la fin de l'année 1994, Réflex travaille avec d'autres organisations (telles que Ras l'Front et la Ligue des Droits de l'Homme) dans le cadre du C.R.I.D.A. (Centre de Recherches, d'Informations et de Documentation antiracistes). Cette structure a pour but de centraliser toutes les données existantes sur l'extrême-droite, les crimes racistes, etc. Cette activité aboutit à la publication de rapports d'enquêtes sur le racisme en Europe.

Parmi toutes les actions de SCALP-Réflex, la manifestation est celle qui retient le plus l'attention et fait la popularité du SCALP. Le groupe participe ainsi à toutes les manifestations anti-racistes, comme celle du 16 janvier 1994 sur l'école laïque par exemple. Sur des revendications plus précises, les militants

sont prêts à recourir à des modes d'actions plus poussés. En février 1994, ils occupent ainsi la tour administrative de Jussieu (et d'autres établissements en province) pour interpeller les Présidents d'Université sur la situation des étudiants étrangers régie par la circulaire Sauvé-Marchand (contrôle de la réalité des études effectué par la préfecture). Enfin, les collages d'affiches ou d'autocollants sont plus facilement remplacés par les taggages sur les murs, dont le populaire graffiti "SCALP".

L'action non-conventionnelle est manifestement plébiscitée par les militants. Pour des sociologues comme MARSH et KAASE<sup>4</sup>, celle-ci n'est que la forme la plus poussée de la participation politique conventionnelle (discuter politique avec des amis, consacrer du temps à une campagne électorale, convaincre des amis d'aller voter, assister à des meetings, contacter les autorités publiques). L'exigence demand e par l'action non-conventionnelle est corrélée avec un fort niveau d' ducation. Dans la typologie des deux auteurs, un "activiste" est celui qui a à la fois une forte participation politique conventionnelle et un fort potentiel de protestation. Mais si les militants de SCALP-Réflex votent parfois par devoir, beaucoup s'abstiennent au deuxième tour. Certains nous ont clairement affirmé ne pas voter par conviction. Le mouvement n'a pas non plus de stratégie d'interpellation des pouvoirs publics, à la différence d'associations comme SOS Racisme ou Le Manifeste. En raison de ces éléments, il apparaît que les militants de SCALP-Réflex sont plus proches de la catégorie "protestataire", c'est à dire ceux qui n'utilisent pas les formes conventionnelles de participation politique et préfèrent l'action non-conventionnelle.

## L'apprentissage de l'activisme

Dans les travaux de BARNES et KAASE, le potentiel protestataire est corrélé avec un fort niveau d'éducation mais aussi avec la jeunesse des participants. Or, les militants de SCALP-Réflex sont de jeunes lycéens et étudiants pour la plupart. Cela entraîne un certain nombre de dysfonctionnements du groupe. L'une des militantes nous dresse même un portrait idéal de structuration (Ent. 4) :

**Ent. 6** : "En gros, le SCALP cible plutôt vers les jeunes. C'est vrai qu'on imagine mal une mère de famille, avec ses cabas et ses poireaux... [...] Le manque de structuration, c'est surtout qu'il y a beaucoup de jeunes. C'est bien qu'il y ait des jeunes. Justement, ils vont grandir, ils vont pouvoir accueillir les autres. [...] Disons que c'est la fougue de la jeunesse. J'préfère ça qu'une organisation sclérosée, que des discussions chiantes à mourir, où finalement y a pas de vie".

**Ent. 4** : "Une structure, moi, j' l'imagine, quand on est nombreux, il faut qu'il y ait des réunions qui se fassent par groupe, pas des Assemblées Générales, par groupe - c'est l'idéal du SCALP-Réflex - faudrait qu' ce soit, soit des groupes de fac, soit des groupes de thèmes qu'on travaille, sur l'Europe et tout ça, qui se réunissent entre eux et qu'il y ait des délégués. Mais bon, pas des délégués élus, toujours les mêmes, quoi, des délégués qui tourment [...]. En fait, chacun devrait y aller avec un mandat, afin de savoir ce qu'a dit sa commission et, à ce moment là, seraient débattus les trucs qui redescendraient à nouveau dans les commissions qui seraient red battus et y aurait une Assemblée Générale de tout le monde une fois par mois ou un truc comme ça. Et donc, ça s'rait plus clair et y aurait aussi des gens un peu comme des secrétaires qui s'raient chargés de faire passer l'information [...]. Et ça s'rait nettement plus facile parce que tout le monde n'aurait pas besoin d'aller aux

<sup>4</sup> Max KAASE, Alan MARSH - " Political action repertory : Changes over time and a new typology " - p. 137-166. in *Political Action* - Samuel H. BARNES et Max KAASE (dir.) - Beverly Hills, London : Sage Publications, 1979.

réunions une fois par semaine. Y aurait pas des gens qui s'taperaient 25 000 personnes à appeler parce que y a pas d'autre personne qui s'en occupe ou... ce genre de truc, et y a des gens pour qui ça allégerait un peu le temps. Et au niveau de la démocratie, ce s'rait nettement plus efficace. Parce que quand y a pas vraiment de structure - c'est normal aussi - c'est toujours un peu les gens qui sont là qui prennent les décisions."

Ce fonctionnement se retrouve au niveau du travail d'élaboration et d'écriture. Réflex est organisé en différentes commissions chargées de travailler sur des thèmes précis : Extrême-droite, Europe, immigration... De fait, seule la commission Europe fonctionne effectivement. Cela se traduit par le poids omniprésent des dossiers Europe dans la revue *Réflexes*. La préoccupation européenne se retrouve aussi dans de nombreux tracts. Le militantisme à SCALP-Réflex dépend donc entièrement de l'engagement individuel et des initiatives de chacun, d'autant plus qu'il n'y a aucune hiérarchie officielle, conformément à la tradition libertaire. Le manque de préparation aboutit parfois à des échecs qui amusent et énervent à la fois.

**Ent. 4** : "C'était vraiment assez le bordel. [...] On avait décidé d'occuper une fac. Sur Paris, [...] il s'est trouvé qu'il y avait pas du tout assez de monde, que les gens, ça les enthousiasmait pas, qu'ils avaient pas qu'ça à faire, ils trouvaient que c'était pas une bonne idée [...]. Et donc, à la date qu'avait été décidée - qu'a d'ailleurs été changée quatre jours avant parce que... Le courrier avait été envoyé en disant que les jours devaient être le jeudi et le vendredi et nous, on avait décidé que c'était le lundi et le mardi, sur Paris. En plus, on avait prévenu tout le monde en disant qu'il y avait le lundi et le mardi et en fait, toute la province avait prévu le jeudi et le vendredi, donc on a dû changer le truc au dernier moment. [...] Non, sinon, ça s'est bien passé. Par contre, c'est complètement raté, c'est au niveau de l'information. A part les gens qui venaient s'cogner contre la porte et qui s'demandaient c'qui s'passait, personne a été vraiment très au courant. Les étudiants de Jussieu étaient à peu près au courant parce que ça se voyait quand même : y avait des affiches, des pancartes partout, des appels au mégaphone et ce genre de truc... La presse par exemple, Néant quoi. Pourtant, on leur a envoyé un fax, on leur a téléphoné et tout, très régulièrement, mais ils ont envoyé personne."

En fait, il existe un aller-retour dans les discours des militants entre une efficacité recherchée, un manque de moyens constaté et finalement, une satisfaction des actions menées à un niveau modeste. L'action, la simple présence sur le terrain est souvent perçue comme plus importante que ses résultats.

**Ent. 1** : "Il faut se montrer, il faut être sur le terrain sinon t'es rien, tu peux toujours causer [...]. Je sais pas si c'est efficace pour moi, [...] c'est là où tu convaincs les gens. Et que les gens, ils commencent à se conscientiser, à se responsabiliser, ben là, tu as gagné. Enfin, t'as gagné, déjà tu avances, quoi..."

**Ent. 5** : "Il y a un décalage entre nos velléités et le nombre qu'on est. Et ça, en fait, très rapidement, c'est frustrant parce que tu t'aperçois très rapidement qu'il y a des choses que tu veux faire... et là tu vas le décider en réunion : "ouais, ouais, on va faire ça", et p'is, en fait, tu t'aperçois que très rapidement, il va falloir mettre un bémol parce qu'au niveau du nombre de militants, t'arriveras pas à faire ça. [...] Sinon par ailleurs, au niveau des actions, j'pense qu'il y a un certain nombre de choses qui sont faites et qui sont bien faites. Malgré le petit nombre qu'on est, les trucs sont à peu près faits, c'est à dire qu'il y a du matériel qu'est sorti, ça tourne bien parce qu'à chaque fois on a des commandes, y a pas mal de gens qui prennent pas mal de contacts, au niveau des campagnes ça tourne à peu près aussi. Bon, le canard sort à peu près tous les trois mois. Là, ça fait trois numéros où il est carrément épuisé, on n'en a plus du tout. Au niveau qualité, ouais, j'suis quand même relativement satisfait."

Ces dysfonctionnements sont renforcés par la jeunesse des militants qui constituent le noyau dur du mouvement. Une analyse plus fine permet toutefois de repérer plusieurs "générations militantes". On pourrait définir le terme "génération politique" et a fortiori "génération militante" comme un groupe d'âge particulier marqué par des expériences sociales et politiques spécifiques et décisives. Ainsi, on trouve encore à Réflex quelques vieux fondateurs de 1986, militants libertaires confirmés, détenteurs de la mémoire et de la formation politique. Ces militants sont les plus réservés. La génération 89-90 des SCALP parisiens a pratiquement disparu. Un militant de cette expérience a rejoint Réflex récemment,

après avoir créé et expérimenté son propre groupe politique sur son université. Une génération de militants, étudiants depuis quelques années, est fortement marquée par l'antifascisme. Cela correspond au regain de celui-ci vers 1992, au moment de leur entrée en politique. La toute dernière génération (93-94) est marquée par le retour de la droite au pouvoir, le mouvement anti-CIP. Ses exigences politiques sont plus affirmées, quitte à critiquer parfois "l'anti-Le Pen primaire".

Au sein du groupe, les plus âgés assurent la formation politique et coordonnent l'activité : assurer les permanences au local, la sortie régulière de la revue... Cela doit nuancer l'aspect "amateur" du mouvement sur lequel nous avons insisté précédemment. Le travail de formation passe beaucoup par le support écrit. La revue en est un pilier. La publication d'un ouvrage fin 1992 : *L'Europe en chemise brune : L'extrême-droite en Europe depuis 1945*, écrit et publié par Réflex sert de base au militantisme quotidien et correspond à un effort de formation. Dans la même démarche s'inscrit la création, en commun avec Ras l'Front, d'un centre de documentation sur l'extrême-droite.

Malgré tout, les plus âgés et les plus engagés politiquement se plaignent d'un manque de connaissances et d'expériences politiques des jeunes militants.

**Ent. 5** : "Il y a très peu de discussions politiques au sein de Réflex. Et ça, j'trouve que c'est très frustrant aussi. Parce qu'il y a un certain nombre de choses, au niveau des jeunes qui arrivent, qui mériteraient d'être passées et qui, du coup, sont pas passées. Ça aboutit à des choses gênantes. En juin dernier, y a un copain, en première ou deuxième année de DEUG, en même temps ça fait plusieurs années qu'il est à Réflex !, [...] et en fait, lui il a fait un texte l'année dernière, parce que justement, il avait envie d'exprimer son point de vue politique. Et en fait, on s'est aperçu que son point de vue politique, il était pas à l'inverse de la majorité des gens de Réflex, mais... lui, il voyait Réflex comme un "contre-pouvoir", pas comme un groupe révolutionnaire mais comme un contre-pouvoir, un SOS radical en fait, un SOS Racisme radical mais absolument pas comme un groupe révolutionnaire, pas comme un groupe qui a pour optique la suppression des institutions.[...] J'pense qu'il est pas le seul à penser ça. Et ça, y a une absence là-dessus de formation politique. On se raccroche fréquemment à tel ou tel thème mais y a pas suffisamment de discussions pour qu'au niveau des jeunes, des lycéens ou des jeunes étudiants, se rendent compte de ce que c'est, par rapport à l'anti-capitalisme, y a du travail à faire. [...]"

Cela confirme l'impression d'une position d'apprentissage politique des plus jeunes militants, même si ces derniers ont déjà plus de "compétences" comparés aux autres jeunes de leur âge. Cette situation permet de comprendre certains tâtonnements dans l'action collective. Les ambiguïtés les plus fortes se retrouvent notamment dans le rapport à la violence des militants de SCALP-Réflex, rapport paradoxal qu'il convient de développer à ce stade de l'analyse.

## Les trois paradoxes du rapport à la violence

La radicalité, inhérente aux modes d'action des militants du groupe SCALP-Réflex, conduit à porter la réflexion sur le rapport entretenu avec la violence. La question de la violence apparaît au coeur de la relation entre l'identité des militants et les répertoires d'action. Il semble possible d'indiquer trois paradoxes qui indiquent combien le rapport des militants à la violence est problématique.

La violence apparaît dans un premier temps comme une image négative imposée aux militants de l'extérieur, image qu'ils tentent vivement de repousser avec plus ou moins de succès. Toutefois, si dans les discours des militants la violence contre les "opresseurs" ("fachos", police, armée, etc.) est nécessaire, il est clair que dans la pratique elle est largement impossible. Enfin, dernier paradoxe, si à bien des égards la violence semble aux yeux des militants une ressource négative, force est de constater qu'ils peuvent la revendiquer ou au moins la légitimer, et qu'elle devient dès lors une ressource très positive dans la lutte.

### **Une image imposée, une image repoussée**

Dès l'origine, en juin 1984 à Toulouse, le SCALP apparaît comme un groupe extrémiste et violent. Le groupe, spécialisé dans la lutte contre l'extrême-droite, affirme que celle-ci doit se faire avec les mêmes armes et les mêmes méthodes que celles de l'extrême-droite. Les militants du SCALP première manière n'hésitent pas à interdire les meetings de J.-M. Le PEN par la force. Leurs manifestations dégénèrent souvent et les affrontements avec les forces de l'ordre ne sont pas rares. Or, si la radicalité des "scalpeurs" séduit au point qu'ils vont se développer dans toute la France, un problème fondamental d'identité va se poser à eux. L'identité qui leur est imposée de l'extérieur, autant par les mouvements d'extrême-droite, que par les autres groupes antiracistes et antifascistes, les stigmatise comme des ultra-violents. Ce constat est aujourd'hui encore repérable dans le discours des militants SCALP-Réflex eux-mêmes.

**Ent. 3** : "La plus part du temps on nous reproche, même récemment à la Sorbonne quand on attendait les gens du REP, on nous a fait le reproche : bon voilà vous le SCALP, vous êtes la même chose que le GUD, vous êtes de l'autre côté, vous êtes de l'extrême gauche mais vous êtes comme les nazis."

**Ent. 4** : "Je crois pas qu'on soit un groupe spécialement violent. Bon, mais c'est vrai que les gens ont une image du SCALP comme quelque chose de très violent, parce que la manif du SCALP du premier mai d'il y a trois ou quatre ans [...] les gens avaient des battes de base-ball et des barres et ils cassaient tout. Mais je crois que le SCALP a pas du tout maîtrisé cette manifestation et que c'était pas du tout ce qu'ils voulaient en faire".

Or, le renouveau de l'antifascisme radical en 1987 avec la création de la CNAF ("Coordination Nationale Antifasciste") et, à Paris, du groupe Réflex, marque la volonté des militants de repousser et de transformer l'image qui leur était imposée. La radicalité ne doit pas forcément passer par la violence ; la réflexion doit être une priorité de la lutte contre toutes les formes prises par le fascisme. Comme le précise une militante :

**Ent. 4** : “On est radical dans ce qu'on dit, je pense qu'après employer la violence ça montre pas forcément qu'on est plus radical que ça. Je crois que ce qui est important c'est plus le discours qu'est tenu, d'être cohérent. Mais utiliser la violence... moi je suis absolument pas violente. Bon il y a des fois où la violence elle vient d'elle même, quand tu te retrouves face à des CRS de toute façon la violence... enfin, moi je dis tant mieux s'il y a de la violence. Mais sinon en tant que groupe, non, on ne préconise pas les actions violentes [...] Dans nos actions on n'est pas violent. Je crois que la violence ça coupe aussi pas mal le dialogue qu'on peut avoir avec les gens, bon il ne s'agit pas d'avoir des dialogues avec tout le monde, mais avec le plus de gens possible et la violence ce n'est pas ce qu'ils comprennent le mieux. Je veux dire il y a des gens qui comprennent la violence, bon moi la violence elle me choque pas, si la première chose qu'ils voient les gens c'est la violence ils essaieront pas de comprendre le reste, quoi. Je pense qu'il faut d'abord expliquer le discours et après le discours entraîne peut-être la violence mais je pense que c'est d'abord la réflexion. C'est pourquoi je pense pas que la violence soit... à part la violence contre la police, c'est la seule qui peut valoir quelque chose.”

Le rapport à la violence est ainsi éminemment complexe. Si elle ne “ choque ” pas, elle n'est pas davantage employée dans les actions menées, qui restent en définitive très sages et somme tout relativement traditionnelles.

### **La violence nécessaire mais impossible**

Dans le discours des militants SCALP-Reflex, le recours à la violence pour lutter efficacement contre l'extrême-droite est pourtant revendiqué comme une nécessité. Cette nécessité découle d'une lecture conflictuelle de la politique. A la violence des autres, il faut répondre par une violence aussi forte, preuve de l'existence et de la survie du groupe. Les principaux adversaires des militants SCALP-Réflex sont par essence violents : les fascistes, la police, l'armée, et par extension toutes incarnation de la domination de l'Etat<sup>5</sup>. On peut ainsi lire dans un numéro spécial du magazine *Réflexes* consacré aux meurtres racistes et sécuritaires : “ *La police tue, et si nous voulons arrêter cela, il faut nous organiser en conséquence, ne pas nous isoler à quelques uns et affronter la police dans une guerre de gang : elle n'attend que ça* ”<sup>6</sup>.

Ainsi, la seule attitude possible face à la violence des autres est d'opposer une violence identique :

**Ent. 2** : “Quand t'as un facho en face de toi et tu veux lui parler, il t'empêche de parler assez rapidement donc ce qui faut faire, c'est malheureux à dire, c'est le manche de pioche, quoi, ou la batte de base-ball.”

**Ent. 1** : “Il existe toute une mythique de la violence par rapport au SCALP et à Réflex [...] Moi, la violence, j'aime pas ça, je suis pas ultra-violente, c'est pas mon trip mais moi je sais que les fascistes, quand ils seront au pouvoir, ils m'élimineront, le premier jour qu'ils seront au pouvoir. A partir de là, je m'opposerai à eux par tous les moyens et la violence, il le faut...”

Mais, comme précisé précédemment, la violence est quasiment absente du répertoire d'actions du groupe. Les récits des actions protestataires par les militants interrogés montrent que jamais elles ne dégénèrent en violence physique. Ces récits sont le plus souvent soit l'histoire de rendez-vous manqués avec l'extrême-droite, soit de fuite devant elle, jamais d'engagement physique.

---

<sup>5</sup> C'est ce qui ressort aussi d'une analyse rapide des dessins publiés sous forme d'albums par le groupe (cf. les quelques exemples en annexe).

<sup>6</sup> REFLEXES - “ Le mouvement et la violence ” - *L'Etat assassine : meurtres racistes et sécuritaires*. Parloir libre-Réflexes, p. 28.

Des rendez-vous manqués : par exemple, les attentes à la Sorbonne, de descentes des militants du REP.

**Ent. 2** : "Il y a une action qui m'a particulièrement énervé c'est la dernière fois qu'on est allé à la Sorbonne, parce qu'ils ne sont pas venus. On a attendu de 11 heures à 14 heures 30, puis on est revenu et ils n'étaient toujours pas là. Puis ils sont venus le lendemain, bien sûr, il fallait s'en douter".

D'autres militants n'hésitent pas à avouer qu'ils n'ont jamais rencontré les militants d'extrême-droite, alors même qu'ils agissent très souvent sur le terrain :

**Ent. 4** : "Personnellement je n'ai jamais vu les groupes d'extrême-droite [...] Bon chaque fois qu'on va effectivement à un endroit en se disant " attention y'a peut être les fachos qui vont venir et tout ça ", bon de toute façon ils viennent jamais."

Il est remarquable de constater que lors de ses attentes à la Sorbonne, tout est préparé pour recevoir les " fachos ", à savoir des légumes bien mûrs qu'on leur lancera pour les ridiculiser. On est bien loin de la stratégie du manche de pioche.

Fuites, par ailleurs, qui illustrent l'impossibilité du passage d'une violence en paroles à une violence en actes. A cet égard, le récit suivant est exemplaire :

**Ent. 2** : "Par exemple, l'année dernière ici il y a eu une conférence faite par Stirbois, en tant que député on avait pas le droit de la refuser. Alors le doyen dit "bon ben ok" vous pouvez venir mais on va respecter la loi, parce que vous savez ici il y a des gauchistes et tout, donc on va respecter la loi pour pas faire de provocation et tout, vous aurez droit à un garde-du-corps et deux invités, c'est la loi donc on a fait ça. Oui, mais voilà le gardes-du-corps c'est cinquante gorilles et les invités c'est le " baby-GUD ", les petits frères de ceux qui ont créé le GUD. Et quand ils sont arrivés ... on a donné des coups de fil à tout le monde, on a même appelé l'UEC, pour dire à quel point on avait personne. Finalement on a eu personne, on était une dizaine de pauvres planquins devant cinquante gorilles, bon en fait on a joué la provocation sans se battre, parce que si on se battait ben ... Mais enfin ce qu'il faut savoir, la grosse différence maintenant entre ce que nous on appelle les " soc-dem ", les sociaux-démocrates, et nous c'est que quand on a la possibilité, imaginons que là Stirbois refait un truc et qu'on a la possibilité d'avoir tout le monde, la fac ça se transforme en Koweït-City parce que on ne peut pas considérer que quand quelqu'un se ramène avec cinquante gorilles armés jusqu'au dents, ça fait un peu gros, ils ne viennent pas pour faire du flonflon. Donc on ne veut pas faire comme l'UNEF-ID qui dit souvent " ben écoute non, faut les rendre ridicule, faut pas leur parler, faut pas être là ", nous on dit non, il faut pas forcément chercher la baston, il faut pas forcément dès qu'on en voit un lui taper dessus, mais quand ils arrivent à cinquante comme ça c'est une agression ouverte, on rentre dedans."

Tout ce passe comme si la violence revendiquée comme moyen de lutte contre l'extrême-droite était impossible à mettre en oeuvre dans la pratique militante. Impossibilité liée, d'une part, aux modalités pratiques de l'organisation du militantisme dans le groupe : il n'y a clairement pas assez de militants pour opposer une résistance active à l'extrême droite. Impossibilité liée, aussi, semble-t-il, au premier paradoxe relevé ici. Les militants cherchent à se défaire de l'image purement négative qui leur est imposée de l'extérieur.

Pourtant le récit précédent se conclue sur la nécessité de "leur rentrer dedans". Comment expliquer cette apparente contradiction, entre l'impossibilité pratique du passage à la violence et la revendication, dans l'ordre du discours, de sa légitimité ?

### **Une ressource négative ou positive ?**

Il semble que la violence puisse être vue à la fois comme une ressource négative et comme une ressource positive. De ce paradoxe-là naît le rapport complexe qu'entretiennent les militants SCALP-Réflex vis-à-vis de la violence. Il a été dit que l'image imposée de militants ultra-violents nuit largement au groupe et motive des stratégies de travail sur son identité même. Cependant, cette image a un aspect très positif, elle est à proprement parler une ressource dans la lutte. Comme le précise ce militant, en faisant référence aux autres groupes antifascistes qui véhiculent l'image négative de SCALP-Réflex :

**Ent. 3** : "Je trouve que c'est vraiment faire très peu de cas de la sécurité et du soutien qu'on leur apporte parce que nous quand on est là, eux ils sont bien tranquilles à diffier, à faire leur table et ils sont pas emmerdés parce que les gudards ne viennent jamais quand on est là. Ils viennent quand ils savent qu'il n'y aura personne, qu'il n'y aura pas de réaction."

Il serait alors possible de lire les rendez-vous manqués et les fuites devant l'extrême-droite, l'impossibilité du passage à l'acte violent, comme le résultat d'une identité intériorisée. Il semble, en effet, que l'appartenance même au groupe SCALP rende superflu le passage à la violence. La preuve de la violence a déjà été faite par le SCALP première manière. Aujourd'hui un militant appartenant à ce groupe, dans la mesure où il est immédiatement remarqué comme un "ultra-violent", n'a pas besoin de l'être réellement. Il y a donc des effets de réalité très positifs de l'identité assignée et intériorisée. Car cette identité assignée au groupe est la représentation généralement partagée par tous, y compris les adversaires qui préfèrent éviter dès lors les rencontres.

Est-il toutefois bien sûr que cette image de violents ne soit qu'imposée de l'extérieur ? Dans quelle mesure n'est-elle pas alimentée par les militants eux-mêmes, parfois à leur corps défendant, parfois en contradiction avec leurs propres pratiques ?

Il apparaît clairement que cette image est largement suscitée par les militants. La méfiance vis-à-vis de l'extérieur, qui confine à la paranoïa, semble jouer ce rôle. Elle rappelle à tous que l'ennemi ( le facho, le flic,...) est là potentiellement, et qu'il faut se tenir prêt, être continuellement sur ses gardes. De plus, lors des différentes actions menées sur le terrain on laisse planer une ambiance tendue où le danger est virtuellement présent, où toute action peut dégénérer. Le service d'ordre à l'entrée des concerts organisés par le groupe est là pour rappeler qu'à tout instant la violence peut émerger. Mais en même temps elle n'apparaît pas ou que dans de très rares cas qui impliquent des individus et non le groupe.

Les militants semblent donc finalement avoir accepté et intégré cette identité de violence qu'on leur a assigné. Identité qui les sert dans la lutte malgré leurs efforts pour la transformer.

Le militantisme à SCALP-Réflex se caractérise par une forte cohésion. L'existence d'un entre-soi puissant permet de régler la question problématique de l'identité des militants. En assurant, d'une part, leur intégration par un processus d'adhésion par inclusion et en la favorisant, d'autre part, par l'aspect festif de l'action.

### **La fonction de cohésion du militantisme**

Dans le cas des militants du groupe SCALP-Réflex, le militantisme joue un véritable rôle de cohésion, en définissant un entre soi fort. La cohésion passe initialement par un processus d'adhésion par inclusion.

L'adhésion par inclusion peut être définie comme un processus d'intégration relativement long, actif et coûteux pour la personne qui s'engage. Le processus suppose de "faire ses preuves" avant d'être reconnu par les autres comme un militant à part entière. Il nécessite un travail laborieux d'apprentissage du fonctionnement interne du groupe.

Dans un premier temps, la personne qui veut s'engager se heurte à plusieurs difficultés concernant la simple compréhension de ce qui se passe dans le groupe. Les références, les allusions, voire les private jokes des militants empêchent le nouveau venu d'être immédiatement intégré au groupe.

**Ent. 5 :** "T'as un groupe soudé, relativement soudé, où les gens se connaissent bien et difficile à approcher de l'extérieur. Pour moi, les deux trois premiers mois, ça a vraiment été durax. [...] C'est un groupe qui tourne largement encore trop au niveau affinitaire. T'intégrer de l'extérieur dans un groupe comme ça, c'est infernal, parce que tant que t'as pas réussi à lier des contacts d'amitié, tant que t'as pas réussi à comprendre les "*private jokes*" qui rappellent telle baston', tel fait ou tel autre, bah t'es complètement paumé, t'as vraiment pas l'impression d'être intégré dans ce groupe. [...]"

Par ailleurs il y a de la part des militants les plus anciens, qui sont aussi les fondateurs de Réflex, qui en forment le noyau dur, une certaine méfiance envers les nouveaux venus, et en général envers toute personne qui essaie de rentrer en contact avec le groupe. Cette méfiance est évidemment motivée par la crainte d'une infiltration toujours possible de l'extrême droite. Dans certains cas, en plus de la barrière naturelle érigée par le groupe lui-même en tant que groupe, il peut y avoir d'autres obstacles à l'adhésion: par exemple un entretien de motivations pour tester la réalité de l'engagement.

Mais le plus important pour intégrer totalement SCALP-Réflex reste d'acquérir le titre de militant, c'est-à-dire la reconnaissance par les autres du droit de revendiquer pour soi-même ce titre. Son acquisition suppose de faire ses preuves, c'est-à-dire de prouver par sa présence sur le terrain, sa participation aux actions du groupe, ses capacités de militant. Cela seul constitue le vrai révélateur de la sincérité de l'engagement. Le militantisme est donc le moyen de s'insérer dans le groupe et par là

même occasion de faire l'apprentissage du fonctionnement interne du groupe : lentement le nouveau venu décrypte les allusions, comprend les références, devient membre à part entière d'un groupe basé sur une forme de solidarité organique. Les trois récits suivants sont à cet égard exemplaires :

**Ent. 4** : "Je me suis retrouvée dans cette réunion où en fait j'ai rien compris. La première réunion de Reflex où je suis arrivée, j'ai vraiment rien compris mais c'est normal parce que Reflex ça a longtemps été un petit groupe d'une vingtaine de personnes qui fonctionnaient entre elles qui avaient leurs références, leur histoire, etc. Bon ceci dit les gens étaient très gentils. Et je me suis dit c'est impossible que je ne comprenne rien comme ça ; en fait, j'ai eu une énorme curiosité quoi, je me suis dit c'est impossible que je comprenne rien. J'ai eu envie de savoir de quoi parlaient les gens, pourquoi ils réagissaient comme ça et tout. C'est pour ça que je suis restée, je suis revenue. J'allais aux réunions [...] tous les mercredi, j'allais dans les manifestations, je faisais quelques trucs, je distribuais des tracts, on en collait dans le lycée, je ne faisais pas grand chose d'autre, mais j'ai fini par comprendre la façon dont fonctionnait Reflex, dont fonctionnait les gens et tout et finalement je ne me serais pas vue autre part [...] Ça m'allait vraiment bien."

**Ent. 2** : "Au début, ils m'ont fait venir à chaque fois que SCALP allait quelque part, c'est-à-dire une fois, je me souviens, on est allé à Sciences-Po pour empêcher un meeting de l'Action Française, donc j'étais là, une autre fois on est allé à Nanterre pour occuper la tour de Nanterre, j'étais là aussi, une autre fois on a occupé la tour de Jussieu pendant deux jours, enfin non, quand on a occupé Jussieu, je faisais déjà partie du SCALP. Qu'est-ce que j'ai fait d'autre ? J'ai fait des petites actions comme ça avec eux qui ont fait en sorte qu'ils ont pu avoir confiance en moi... Ils ont préféré me regarder sur le terrain."

**Ent. 8** : "Dès le départ, dès la première réunion, je m'suis dit "*j'veux faire partie d'ce groupe*" pourtant, c'était carrément l'horreur... En fait, c'était plus des querelles politiques, c'était des querelles d'individus et moi je m'retrouvais là-dedans, je savais pas trop c'qui s'passait. J'comprenais pas trop pourquoi les gens s'engueulaient mais j'me suis dit "*faut qu'j'reste là-dedans*"... Et après, moi, j'ai fait partie du SCALP sur les lycées, donc on a fondé notre petit groupe. Tout de suite, on a trouvé des affinités avec des gens, donc l'envie de militer, même si on s'engueulait pendant les réunions. On se sent appartenir à quelque chose, donc on n'a pas envie de lâcher parce qu'on sait qu'il y a des gens qui comptent sur soi et donc envie de continuer. Pourtant parfois, c'était carrément l'horreur !"

Le paiement de la cotisation n'est pas nécessaire, à la différence d'autres groupes ou organisations plus structurés. Il faut noter l'absence d'un système de carte. La cotisation constitue une preuve supplémentaire de l'engagement. Elle intervient en dernier lieu comme moyen de le confirmer. Mais s'acquitter d'une cotisation ne suffit pas pour obtenir le droit au titre de militant. Encore faut-il prouver aux autres sa capacité à militer. La structuration du groupe s'en ressent donc. Dans l'entre soi militant, les membres de SCALP-Réflex se retrouvent entre égaux, entre « pairs », qui possèdent chacun le même titre à parler et à agir. Il n'y a donc pas de hiérarchie officielle, même si l'ancienneté peut constituer un facteur de distinction. Les relations entre militants se fondent alors sur une plus ou moins grande affinité.

**Ent. 5** : "Le problème, c'est que la cotisation ne fonde pas un sentiment d'appartenance très fort. Les gens vont payer leur cotisation, c'est vu comme une nécessité, comme un truc qu'il faut faire, mais en même temps, ça va pas être parce qu'on paye une cotis', on fait partie du groupe. Ce qui va fonder le sentiment d'appartenance, ça va être de connaître des gens dans le groupe. Le sentiment affinitaire étant relativement fort, le fait d'être plus ou moins en amitié, les conflits de personnes font que les personnes s'éjectent d'elles-mêmes ou qui clashent et chaque année, il y a un renouvellement quasiment constamment de gens qui passent et qui partent".

La conséquence principale d'un tel type actif d'adhésion par inclusion est de sanctionner l'engagement par un coût très élevé, bien plus élevé que pour l'entrée dans un syndicat ou un parti politique. L'investissement est immédiat, ce qui implique d'avoir beaucoup de temps disponible. Une militante affirmait consacrer tout son temps libre, hors de ses obligations universitaires, à son activité militante. De plus, les actions menées sur le terrain et auxquelles se doit de participer le nouveau venu

sont souvent non-conventionnelles (occupation de bâtiment par exemple), elles supposent donc un investissement plus fort que s'il s'agissait uniquement de la tenue d'une table, du tractage, etc.

Par conséquent, les personnes prêtes à payer le prix d'un tel activisme sont près peu nombreuses. Il y a un très grand va-et-vient des jeunes recrues qui ne parviennent pas toutes à s'insérer réellement dans le groupe. Il y a donc autour de Réflex toute une nébuleuse de sympathisants, que l'on rencontre lors des concerts ou lors des manifestations, et qui n'ont pas sauté le pas de l'adhésion.

**Ent. 5 :** "C'est très très flou, très informel. Parce qu'en plus, t'as plein de gens qui vont travailler épisodiquement avec Réflex, par exemple pour organiser des concerts, diffuser le matériel à *Parallèles* ou *Publico*, ça va être tel ou tel thème ou... c'est des gens, c'est une nébuleuse. Et c'est ça qui est très gênant parce que ces gens là, tu sais qu'ils existent, tu sais qu'ils vont pouvoir te donner un coup de main pour telle ou telle chose mais tu les vois très rarement réunis... [...] C'est aussi des limites inhérentes au mouvement libertaire qui est vraiment le truc informel, pas des trucs très rigides... [...]"

Inversement les personnes qui parviennent à s'insérer, deviennent des " fidèles ", et quittent beaucoup plus difficilement le groupe. En définitive, elles le quittent quand leur manque le temps pour militer, c'est-à-dire quand elles rentrent dans la vie active.

Par ailleurs, on peut penser que cette adhésion par inclusion est le moyen de protéger le groupe contre l'extérieur (police, journaliste, " faf "). C'est une manière efficace de contrôler les entrées dans le groupe. Ainsi la pratique du parrainage est assez répandue. Le coût à l'entrée étant si élevé, on tente de le réduire grâce au soutien d'un membre du groupe. Trois des militants que nous avons interrogés ont été parrainés. Pour les deux derniers le parrainage est de qualité puisqu'il s'agit respectivement pour l'un de sa soeur, pour l'autre de son frère. Pour eux, l'insertion dans le groupe s'est fait sans problème. Mais le parrainage n'est pas la seule manière de réduire les coûts liés à l'adhésion: le nouveau venu peut mobiliser les ressources symboliques qui sont attachées à son appartenance à une autre association (ici essentiellement à l'UNEF) ou plus largement au fait d'être depuis plus ou moins longtemps dans la mouvance libertaire ou anarchiste. L'adhésion dans ces derniers cas vient confirmer un engagement plus ancien.

Ainsi, le processus d'adhésion par intégration conduit à la reproduction d'une équipe de militants soudés, loyaux non pas envers un quelconque leader qui n'existe pas dans le groupe, mais les uns envers les autres. Comme le précise une militante :

**Ent. 8 :** " je me suis dit j'ai une petite vie peinarde, tranquille et tout, finalement pourquoi je vais militer dans ce groupe-là ? Pourquoi j'irais me faire casser la gueule ? Et je me suis rendue compte comment j'étais attachée à ce groupe-là. Je me suis dit si je reste là c'est bon pour moi parce que j'ai ça à coeur, cette cause-là... "

Autrement dit le groupe est fondé sur une confiance réciproque et sur une certaine méfiance vis-à-vis de tout élément externe. Cet entre-soi militant structure l'identité des membres du groupe en même temps qu'il est le produit d'un processus d'adhésion très particulier qui passe essentiellement par l'action.

Cette conclusion contredit l'hypothèse de J. ION<sup>7</sup>, selon laquelle le militantisme traditionnel, définit comme une activité volontaire et communautaire correspondant à un projet de transformation de la société, disparaît au profit d'un militantisme purement individuel, supposant une organisation très souple et des objectifs limités. Autrement dit, le militantisme partisan s'effacerait au profit du militantisme associatif. Il est clair que cette hypothèse ne s'applique pas à SCALP-Réflex, du moins en ce qui concerne l'aspect collectif du militantisme, qui est fondamental dans ce groupe.

### **Un répertoire festif d'action**

Une fois l'adhésion au groupe effectuée, l'aspect festif de l'action contribue à renforcer les liens entre les militants. La fête fait en effet partie intégrante du répertoire d'actions de ce groupe. La fête est militante.

Pratiquement c'est sous la forme de concerts de rock alternatif organisés par les militants de Réflex, une fois par mois, que se déroule la fête<sup>8</sup>. Le concert est d'abord un moyen de se financer : deux cents personnes environs y assistent pour 40 francs; c'est l'occasion de vendre le matériel (livres, albums de dessins, autocollants, affiches, C.D...). Le concert est ensuite le moyen de "faire de la politique autrement", de lier sur le mode alternatif, culture musicale et politique. La musique qui, au début de l'expérience des concerts, était le rock alternatif, se diversifie aujourd'hui; il y a place pour le reggae, le rap, le hardcore. La musique est le moyen de faire passer le message de l'antifascisme en même temps qu'elle soude le groupe.

Car la fête est essentiellement un moyen de s'amuser, de se retrouver entre soi, d'alimenter et de confirmer la solidarité entre militants, et donc de renforcer la cohésion du groupe. Cette cohésion s'affirme d'autant plus que les militants font tout pour se distinguer des "extérieurs" qui viennent au concert surtout pour la fête, très peu pour la lutte :

on reste entre soi, le plus souvent derrière la table de vente du matériel, et on ne se mêlent pas aux autres qui ne participent que très occasionnellement aux actions du groupe. Le même phénomène se passe lors des manifestations, qui comportent un aspect festif indéniable. Les cortèges des militants de SCALP-Réflex se distinguent par les traditionnelles et symboliques "charges". Derrière les militants on

---

<sup>7</sup> Jacques ION - " L'évolution des formes de l'engagement public " - *L'engagement politique : déclin ou mutation*. Paris : CEVIPOF, pré-actes du colloque du 4-6/03/1993, p. 289-308.

<sup>8</sup> Au moment de l'enquête, les concerts se déroulaient au 14, rue de Nanteuil, local qui accueillait plusieurs associations dont Réflex. Suite à un déménagement au 21 ter, Bd Voltaire, et faute de place, l'organisation de concerts a été provisoirement suspendue.

retrouve alors une masse de sympathisants davantage séduit par le style manifestant de Réflex que pour la cause défendue.

Cela dit la fête peut aussi être considérée comme une forme de rétribution symbolique et collective d'un militantisme coûteux, voire risqué. Comme le souligne D. GAXIE "*l'intégration à une micro-société avec tous les avantages psychologiques et sociaux qui lui sont associés apparaît ainsi comme le bénéfice le plus général retiré de l'appartenance à une organisation et on peut s'attendre à ce que l'activité et la cohésion d'un parti (mais aussi d'un groupe comme Réflex) soient d'autant plus élevé que son organisation favorisera cette intégration*". C'est bien ce qui se passe à Réflex, la fête est en soi une rétribution, mais dans la mesure où sa fonction est de favoriser l'intégration, il apparaît que la

rétribution ultime du militantisme est cette intégration même : sentir que l'on appartient à un groupe, qu'on compte sur vous,

est un puissant levier pour l'activité militante. En fait, le cas de SCALP-Réflex n'est pas très éloigné de celui de la cellule communiste, qui, regroupant souvent un petit nombre de militants, avec des liens affectifs profonds et des activités communes, favorise le militantisme et l'unité de vue des membres.

Il semble donc que l'aspect festif soit central pour comprendre la mobilisation des militants du groupe Réflex. Mais on peut penser aussi que la fête sert à corriger l'image violente qui est attachée au groupe SCALP-Réflex. Il existerait donc un jeu complexe sur l'identité même des militants, entre un rapport paradoxal à la violence et une culture militante festive. Jeu qui pourrait se résumer dans ce slogan : " La fête, oui, mais la lutte aussi ".

L'exemple du militantisme à SCALP-Réflex montre bien comment les modes d'action, et particulièrement les répertoires d'action protestaires, tendent à structurer l'identité des militants. Leur rapport complexe à la violence illustre ce jeu entre actions menées et identité assignée et/ou revendiquée. Ce problème identitaire se résout dans

l'existence d'un entre-soi militant puissant, résultat d'un processus d'adhésion par inclusion, renforcé par un mode festif d'action. Dans cet entre-soi se joue l'interaction identité-action. Dans ce sens, le groupe parisien SCALP-Réflex appartient au modèle d'un militantisme communautaire opposé au modèle individualiste qui semblerait émerger aujourd'hui.

Néanmoins, la cohésion du groupe est à nuancer par l'âge de ses membres et les tâtonnements de leur militantisme. Au-delà d'un noyau dur relativement stable, de nombreux membres

---

<sup>9</sup> Daniel GAXIE - " Economie des partis et rétributions du militantisme " - *RFSP* - fev. 1977- p.138.

du mouvement le quittent après un certain temps, notamment au moment de la vie active. Cela renforce encore son caractère de formation initiale. Finalement, Réflex s'apparente à une organisation de jeunes qui viennent à la politique par le biais de l'antifascisme et qui peuvent militer ensuite dans d'autres organisations politiques et syndicales. Ecole de l'antifascisme, SCALP-Réflex paraît avant tout une école de la politique.

**ANNEXE 1 : ÉCHANTILLON DE L'ENQUÊTE**

<b>Entretiens</b>	<b>S e x e</b>	<b>A g e</b>	<b>Date d'adhésion</b>	<b>Année d'études</b>
1	F	20	1991	2ème année DEUG Eco
2	M	21	Début 1993	1ère année DEUG Droit
3	M	22	Début 1993	2ème année DEUG Droit
4	F	20	1992	Licence Histoire
5	M	25	mi-1993	CAPES Histoire
6	M	26	1990	BAC +5
7	M	18	Oct. 1993	Terminale A
8	F	18	Sept. 1993	Terminale B

<b>Entretiens</b>	<b>Profession du père</b>	<b>Profession de la mère</b>	<b>Appartenance associative</b>
1	Psychiatre	Psychiatre	UNEF
2	Technico-commercial	Attachée de direction	UNEF
3	Ouvrier (retraité)	Femme au Foyer	UNEF
4	Cadre (La Poste)	Ergonome	Non
5	Postier	Postier	Revue Noir et Rouge Tribal Acte
6	Professeur	Laborantine	Non
7	Psychiatre	Psychiatre	Non
8	Professeur	Laborantine	Non

<b>Entretiens</b>	<b>Vote 1er tour Présidentielle 1988</b>	<b>Vote 2d tour</b>	<b>Vote Législative 1993</b>
1	Pas l'âge légal	Pas l'âge légal	Abstention
2	Pas l'âge légal	Pas l'âge légal	Abstention
3	N'a pas le droit de vote	N'a pas le droit de vote	N'a pas le droit de vote
4	Pas l'âge légal	Pas l'âge légal	LO
5	LO	Blanc	Blanc
6	PCF	PS	Extrême-Gauche
7	Pas l'âge légal	Pas l'âge légal	Pas l'âge légal
8	Pas l'âge légal	Pas l'âge légal	Pas l'âge légal

## **ANNEXE 2 :**

**EXEMPLES DE DESSINS PUBLIES PAR SCALP-Réflex<sup>10</sup>**

*Reproduits dans le cahier*

---

<sup>10</sup> Documents extraits d'un album de dessins de GIL, intitulé " Liberté, Egalité, Fraternité ! - Anarchistes !" et publié par le groupe Réflex.

**ANNEXE 2** (suite)<sup>11</sup>:

*idem*

---

<sup>11</sup> Documents extraits d'un album de dessins de GIL, intitulé "Liberté, Egalité, Fraternité ! - Anarchistes !" et publié par le groupe Réflex.